Msc. Dresd.
e 90, LXXVIII

Heimat

Zeit: 1 - 3

Schulen: I 1

~~II 4~~

II 3, 5, 7

Mscr. Dresd. e 90, LXXVIII.

Schlegel-Nachlaß

Zerstreutes

XLIII 31 Mscr. Bréad. e 90, LXXVIII, 1

Je viens de recevoir en même temps votre lettre
10 Nov. et votre ouvrage, qui Jeu'un doux
la perspective d'une lecture délicieuse. J'en vais
en commencer
finir, et méditer tout cela à tête reposée, mais
aujourd'hui je suis pressé de répondre uniquement pour me réhabiliter auprès de vous. Vous
dites que Vous Vs êtes procuré mes Reflexions
l'exemplaire que je vous vous avais destiné
ne Vs est donc pas parvenu. Qu'avez vous
dû penser de moi? Je vous vous excuse et
je me réciterais nommément les bontés dont Vs
me comblez, si j'avais été capable d'un pro-
cédé aussi peu obligeant. Heureusement pour
me tranquilliser, je retrouve la note des exem-
plaires expédiés à Paris le 26 Octobre 1832, et
et pas mon libraire Didot
confiés aux soins du libraire Mazet. J'ai mis
le plus grand soin aux adresses: pour épargner
au libraire les messages, j'ai mis ensemble
sous doubles bandes les exemplaires pour
la Soc. As., et ceux destinés à des membres
de l'Institut. Le premier paquet est arrivé
le second contenait quatre exemplaires: pour
l'Institut en général (lequel cependant ne vient
point
entendre parler de moi), pour vous, pour
MM. Villemain et Cuvier. Vous m'obligerez
infiniment, si vous voulez vs informer à la
Bibliothèque de l'Institut et ensuite chez le li-
braire Mazet, si ce paquet est devenu
ouvert des exemplaires pour Vs et vos amis

181

seront toujours à vos ordres.

Sans doute, cet écrit n'a guère plu aux orientalistes araméens; mais le président du Comité des traductions, Lord Stanley, rien moins que fils de roi, en a été bien autrement irrité. Je suis habitué à être reçu d'abord comme un chien dans un jeu de quille. N'importe: pourvu que cela produise son effet dans la suite, et le Comité a déjà visiblement modifié son système. M. de Hammer a fait un article assez plaisant sur mes Réflexions, dans lequel il dit: "Il est vrai, le Comité a fait imprimer des traductions pitoyables. M. Jaubert et M. de Schl. a tort. Le Comité fournit de l'argent, et de pareilles gens sont fort rares par le temps qui court: il faut se garder de les mettre de mauvaise humeur. Je compte obtenir du Comité, moi, les frais d'impression de quelques textes orientaux, et alors son stabilité sera bien prouvée."

Je me suis fort diverti de la leçon que vous avez donnée à ce sot impertinent de Panoffka.

Vous aurez pu voir un article de ma façon dans le Journal des Débats du 22 Fév. de suite et déjà été envoyé à Paris. J'avais fait une petite excursion dans le moyen âge; je reviens à mes Brahmanes.

Une lettre sur les Védas et mon mémoire adressé à M. Silvestre de Sacy pourrait bien aussi paraître dans quelque feuille périodique.

Msc Dresd. e 90, LXXVIII, 2

[illegible] Ursachen [illegible]. Sondern,
[illegible] Verfassung [illegible] [illegible]
[illegible] d. [illegible] [illegible] unter-
richtet werden, [illegible] die [illegible] [illegible]
diesen Gesetzbüchern einer oder der andern
Verordnung, Gültigkeit für immer: alle
mit [illegible] mit diesen vorgenommenen Ver-
änderungen, welche für gut befunden sind nicht
[illegible] sondern vollkommen. Über
sie in einer gehaltenen Predigt [illegible] Rechenschaft [illegible]
Rechte [illegible] sie [illegible]. Verfassung [illegible]
Über wir d. [illegible] Abstimmung [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
über 2 Briefe d. Christen Jak. Ender [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
Rücken. H. Inf [illegible] [illegible] d. Morgenl. [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

## Lettre de M. A.W. de Schlegel à Mme ** et Réponse de cette dame.

### Au lieu d'une préface.

Bonn, 13 août 38.

Msc Dresd. e 90,
LXXVIII, 3

Madame,

Après beaucoup d'hésitations je me suis décidé enfin à vous parler d'un sujet qui, depuis longtemps, m'a posé sur le cœur.

Dans l'amitié la réserve est toujours pénible, elle est un élément de froideur; d'autant plus que la sphère d'idées auxquelles elle se rapporte est plus importante.

Quoique la crainte de vous blesser m'ait imposé une certaine réserve sur les croyances religieuses que vous vous êtes fait un principe de déclarer hautement et publiquement en toute occasion, vous n'avez guère pu vous méprendre sur mon opposition silencieuse. Néanmoins, vous continuez de me parler de ces convictions qui

dominent de plus en plus votre esprit, comme si je les partageais, comme si je devais les partager. Presque dans chacune de vos lettres je trouve des exhortations indirectes à les adopter. Or, cela ne dépend pas de moi, chère amie. Comment faire ? Mon assentiment ne serait pas sincère, et mon silence pourrait être attribué au dédain ou à l'indifférence. Je reclame donc le droit de m'expliquer avec une parfaite franchise.

Peu de voyageurs intellectuels ont vu autant de pays que moi. Ma manière de voir s'est formée peu à peu et fixée définitivement par l'expérience, les méditations, les études de plus d'un demi-siècle d'une vie consacrée à l'admiration du beau, et à la recherche de la vérité. Dans ma jeunesse il m'a bien fallu respirer le scepticisme théologique : il était répandu dans l'atmosphère. Mais quand j'ai vu des âmes vulgaires et des esprits super-

ficiels rétrécir l'horizon spirituel selon leurs vues bornées ; ériger en raison l'incapacité d'un noble essor, qui les forçait de ramper terre à terre ; enfin se bouffir de tout ce qui leur manquait : alors j'ai éprouvé une réaction. J'avais de bonne heure pris en aversion la philosophie sensualiste, et la plate morale qui en découle. Je suivis de près toutes les phases de la spéculation qui, en Allemagne, se succédèrent si rapidement. Mais la méthode abstruse de nos méthaphysiciens manquait de cette élégance que je retrouvais dans Platon et dans Flemsterhuys.

Lors de mon entrée dans la carrière littéraire, nous fîmes, mes amis et moi, une guerre active aux tendances prosaïques et négatives du temps. Nous réveillâmes les souvenirs du moyen âge, de ce siècle si vigoureux et en même temps si croyant. Nous ramenâmes dans la poésie les sujets chrétiens qui étaient entièrement (passés) de mode.

Le protestantisme ne s'y prête absolument pas : témoins Milton et Klopstock. Le Dante que j'avais étudié à fond, et Calderon que je découvris plus tard, sont d'une tout autre trempe. Il fallait donc bien puiser dans les traditions de l'église romaine. Tout le monde admire les grands peintres qui ont glorifié la cosmogonie et l'histoire patriarcale des Juifs, ennobli l'humble costume de l'Évangile, et voilé l'absurdité de la légende. Je retraduisis, pour ainsi dire, en paroles quelques-uns des plus beaux sujets pittoresques. C'était une prédilection d'artiste ; ce rapport est encore plus clairement marqué dans mon poëme : L'alliance de l'Église avec les beaux-arts.

Une jeune personne que j'aimais passionnément d'un amour paternel, avait reçu l'hospitalité du cimetière, au fond d'un pays entièrement catholique. Je fis un pélérinage

vers

vers sa tombe. Mon âme, navrée par d'autres chagrins encore, était ouverte à toutes les émotions. Dans une résidence épiscopale j'assistais souvent au culte, et j'y trouvais quelque soulagement. Est-il étonnant que dans une telle disposition le magisme du rituel avec tout son cortége ait produit sur moi un puissant effet? C'était la première fois que je vis la religion majestueusement revêtue d'un habit de fête au lieu de ce deuil monotone qu'elle porte dans les églises protestantes.

Parmi mes amis Novalis, penseur audacieux, rêveur divinatoire, à la fin visionnaire, se donna tout de bon à la foi chrétienne: comme un oiseau de passage, fatigué par son vol au-dessus d'un immense océan, s'abat sur une petite île verdoyante, et y oublie son ancienne patrie, et la vaste contrée qu'il avait voulu atteindre. Cependant il ne changea pas de confession; son père était

membre de la société des frères Moraves, et on pouvait apercevoir une teinte héréditaire dans la piété du fils. Il mourut bientôt après.

J'ai voulu connaître les Mystiques, ces plongeurs du sentiment qui rapportent quelquefois des perles du fond de la mer, et les Théosophes qui voient les doctrines chrétiennes empreintes dans la nature entière. Il y a en effet des grains d'or dans leurs écrits, mais avec un alliage si étrange que, quand ils veulent faire passer tout cela pour de l'or pur, cela ressemble aux prestiges des Alchimistes.

Les retours à la vieille église devenaient de plus en plus fréquents. Parmi les peintres surtout l'abjuration à Rome était une vraie épidémie. On aurait tort de m'imputer la moindre influence là-dessus. Si les jeunes gens ont raisonné ainsi: „Tous les grands

» peintres ont été catholiques et archicatholiques;
» faisons-nous catholiques, et nous deviendrons
» grands peintres : " est-ce ma faute ?

Une conversion frivole dans son origine n'en peut pas moins entraîner les suites les plus graves. Un peintre d'un mérite éminent dans mon voisinage, converti dans sa jeunesse comme les autres, est tombé dans le fanatisme et la plus sombre bigoterie.

Pour moi, je n'ai jamais eu sérieusement le projet de contracter un engagement solennel, quoique les sollicitations ne m'aient pas manqué. Au contraire, à mesure que mon frère Frédéric faisait des pas en avant, je rebroussais chemin. Je n'ai qu'à me reprocher ma trop longue indulgence : mais je l'ai expiée par un des plus amers chagrins de ma vie. Ce fut le divorce des âmes. Révolté du rôle qu'il joua depuis 1819. comme écrivain et comme allié des Jésuites, j'ai fini par

lui déclarer mon inimitié à la manière des anciens Romains.

13/193

Avouons que les phénomènes que nous avons vus en Europe depuis le rétablissement de la paix ne sont pas encourageants pour former une nouvelle union avec l'une des deux communautés chrétiennes. D'un côté, des réactions effrayantes, des efforts pour soumettre de nouveau le genre humain au joug sacerdotal; de l'autre, l'intolérance, le séparatisme, une morale pédantesque qui s'affiche comme sainteté, enfin des sectes plus extravagantes les unes que les autres. Cela dépasse la croyance, mais les faits sont bien constatés. Je ne parle que de l'Allemagne.

J'ai dit dans un écrit publié il y a dix ans: „Aucun progrès des sciences, aucun perfectionnement de l'ordre social, ne peut garantir les peuples d'une rechute

dans

» dans la superstition et le fanatisme. Ces som-
» bres puissances souterraines sont comme des
» volcans éteints depuis des siècles, qui peuvent
» faire éruption subitement, et transformer
» en désert un pays cultivé." — Hélas! trop
de faits attestent la vérité de mon assertion.

Je me hâte d'arriver à la fin de ma trop longue histoire. Vous voyez, Madame, j'ai fait bien des tentatives, j'ai frappé à beaucoups de portes. J'ai demandé des secours à l'imagination et à la contemplation pour surmonter la difficulté que j'éprouvais d'admettre une histoire incroyable, et des dogmes qui dépassent ma raison et répugnent à mon coeur. J'ai quelquefois pu me persuader que j'avais la foi chrétienne; j'ai compris ensuite que c'était une illusion. Pour être réelle, la foi doit être tellement forte qu'il soit impossible de s'y soustraire.

Une foi factice et arbitraire ne sert à rien.

J'ai donc résolu enfin d'être vrai vis-à-vis de moi-même. Je laisse un libre cours à la pensée, et je me résigne aux doutes et aux négations que cela amène. Je m'en tiens à la religion primitive, innée et universelle. Voilà le terme de mes erreurs d'Ulysse, voilà mon Ithaque.

Je n'ai point le désir de vous faire adopter mes opinions, ni la présomption de croire que cela soit possible. Je voudrais seulement vous les faire connaître, afin de ne pas être mal compris et mal jugé. Jusqu'à un certain point, s'entend; car c'est un grand ensemble, où entrent divers éléments: spéculation philosophique, contemplation de la nature, investigation de l'histoire primitive du genre humain, études sur les origines, le développement et l'affiliation des religions positives, anciennes et modernes, enfin critique philologique et historique.

Tout cela, traité méthodiquement, serait fort long et pourrait remplir des volumes. Mais depuis quelques années j'ai jeté sur le papier des pensées détachées et des aperçus historiques, le tout rédigé en français. J'ai mis de côté l'appareil de l'érudition et la terminologie de l'école; les articles sont déjà assez nombreux: quelques-uns ne consistent qu'en peu de lignes; les plus longs ne dépassent pas huit pages. Si vous le voulez, je vous enverrai des échantillons. Pour le moment cela n'est pas destiné au public. Vous verrez que je traverse les flots dans ma propre nacelle.

Propria rate pellimus undas.

Adieu, chère amie; et mille amitiés. Toujours votre ami très-dévoué et l'admirateur de vos vertus, comme je l'ai été de la magnanimité de votre mère.

Mscr. Dresd. e 90, LXXVIII, 4

Brief Pflegers an Melanchthon
30. 8. 38, „confession de foi"

e. 50 Verso
Pfleger Ed. L.

B..... 30. Août
1838.

Votre lettre m'a vivement intéressée, cher ami. Je suis bien aise que vous ayez un désir que j'éprouvais moi-même depuis long-temps, celui de vous parler à coeur ouvert sur le sujet qui nous importe le plus, sur le seul qui nous importera ✱ dans peu de temps, quand tous les objets de ce monde auront disparu pour nous. Il est certain, cher ami, que ce serait un grand bonheur pour moi, de vous voir partager mes convictions. Ce voeu a dû percer dans mes lettres, en effet; mais en quoi pourrait-il vous blesser? Comment ne pas désirer faire partager à ceux que j'aime, la paix, le bonheur que j'ai trouvé? Comment puis-je me croire en possession de la vérité éternelle, sans vouloir la communiquer? Mais il est vrai que les forces me manquent pour arriver à ce résultat.

Que vous dirais-je, en effet, que vous ne sachiez
mieux que moi ? Je ne puis certainement
pas lutter de savoir avec vous, ni vous offrir
de nouvelles preuves en faveur de l'Evangile.
Cependant il est un ordre de preuves que l'ignorant peut saisir aussi bien et mieux que le savant, et peut-être cet ordre de preuves m'est-il ~~mieux connu~~ plus familier qu'à vous. Ce sont les preuves d'expérience intime que nous trouvons dans notre propre coeur. Il me semble, qu'en vous rendant compte de ce qui s'est passé en moi, je pourrai vous faire envisager la foi sous un autre point de vue, et vous engager à recommencer l'examen de cette grave question.

Vous connaissez à fonds les doctrines de toutes les églises chrétiennes : catholique, calviniste, luthérienne &c. Vous avez des objections contre chacune de ces communions, contre quelques unes de leurs doctrines et de leurs pratiques. Je pense à cet égard comme vous, bien qu'attachée de naissance et de

coeur

cœur à une communion chrétienne, je ne puis adopter dans toutes leurs nuances les opinions d'aucune. L'erreur a pénétré partout: la main de l'homme se reconnaît à côté de l'œuvre divine: Mais cette imperfection de tous les cultes ne change rien à ma situation personnelle: elle ne m'empêche pas de reconnaître que je dois chercher à m'éclairer sur mes rapports avec Dieu, sous peine de me lancer dans l'éternité sans guide et sans boussole. J'examine donc l'Evangile, comme s'il était adressé <u>à moi seule</u>; car le débat, après tout, est entre Dieu et mon âme; les erreurs des autres hommes ne peuvent ni me sauver ni me perdre. Cet Evangile m'offre des caractères de vérité incontestables. S'il se trouvé sur un rocher dans un désert, je reconnaîtrais <u>l'ouvrier de la montre</u>, et l'exemple dont on s'est servi dans la théologie naturelle, me paraît plus frappant encore, appliqué à l'Evangile et à la Révélation.

la voix de Dieu dans ce livre, au moins autant que je reconnaîtrais

lation. Non seulement je reconnais la voix de Dieu dans l'Évangile, mais je reconnais Dieu dans Jésus-Christ. La divinité frappe mon intelligence, comme la lumière frappe mon œil. Je crois donc à lui comme je crois à la parole d'un ami; je reconnais ~~dans son visage~~, ~~quand~~ ~~il me dit~~ la vérité de ce qu'il m'enseigne, tout comme je reconnais dans un visage humain le regard de la sincérité. Je le reconnais par cette faculté que possède mon âme de se mettre en contact avec le vrai et d'en être touchée.

Quant à la doctrine de l'Évangile, lorsque aucune preuve extérieure ne m'attesterait sa vérité, je l'admettrais par sa conformité avec les besoins de mon âme, parce que j'en reconnais la nécessité morale. Ma conscience me condamne en face de la loi divine. Je l'ai violée sur plusieurs points; je n'en ai accompli aucun, comme il doit l'être, en esprit et

en vérité. Je répète, sincèrement et sans fausse humilité, la confession de ce chef sauvage converti à l'Evangile: "J'ai fait beaucoup de mal et point de bien." — Point de bien ! dont l'amour de Dieu et de mes semblables ait été le mobile, sans retour de vanité et d'égoïsme. Mon ami, avec une telle conviction je ne veux pas aborder, sans sauveur, la rive de l'Eternelle vérité; je ne veux pas me trouver, sans médiateur, sans assurance de pardon, en face d'un Dieu saint que j'ai offensé. Je ne voudrais pas consentir à laisser rabaisser mon idée de la sainteté, en me persuadant que mes oeuvres sont bonnes; ou plutôt je ne pourrais pas y réussir. Aucun sophisme ne détruirait chez moi ce type de la sainteté que j'ai reconnu par cette même faculté de mon âme, qui a reconnu Dieu en Jésus-Christ. Je suis d'ailleurs persuadée qu'aucune des notions de morale, indulgente ou facile, dont nous nous repaissons pendant la vie, ne peut affron-

ter

! véritable, de bien pur, de bien

ter la lueur de la lampe funéraire. Au mo-
ment de la mort, nous voyons notre vie pas-
sée sous son vrai jour, et sous un jour qui
doit épouvanter toute âme qui n'a pas trouvé
de sauveur. Je l'ai déjà éprouvé, et aucun
raisonnement (humain) ne pourrait l'emporter sur
cette impression.

Vous comprenez que dans cette situation
d'âme, l'Évangile m'apporte la paix pour
ce monde et pour l'autre; j'acquiesce à la
vérité de toutes ses déclarations; je reçois
avec joie et reconnaissance toutes ses pro-
messes. Le résumé de ma foi est simple mais
inébranlable.

Je me crois, je me sens condamnée par
mes oeuvres. Jésus-Christ m'apporte un par-
don complet, gratuit. Son sacrifice expie tou-
tes mes fautes, et me rétablit dans la paix
et l'amour de Dieu. Son Saint-Esprit régénère
mon âme, cette âme que je reconnais privée
de toute vertu propre.

L'Esprit

l'Esprit de Dieu, en changeant mon coeur, me rend capable d'un bonheur saint et pur; que ferais-je dans le ciel avec un coeur souillé? J'y trouverais l'enfer. Je ne m'occupe pas des peines, des punitions corporelles: ce ne sont ni les démons, ni les flammes de la Géhenne qui m'épouvantent autant. Mais je sais, et par expérience, que l'âme peut souffrir plus que tous les tourments du corps, si elle se trouve vide, dépouillée, privée de tous les objets qui lui plaisent, et ne pouvant rien aimer de ~~tout~~ ce qui l'entoure. Si je n'aime que les plaisirs de ce monde, l'admiration de mes semblables, la fortune, le pouvoir, toutes les satisfactions des sens ou de la vanité, de quoi jouirais-je ~~dans le ciel~~ dans un ciel où il n'y a qu'amour, obéissance et sainteté. Il n'y aurait pas de plus grande punition que le paradis pour une âme privée de l'amour de Dieu, et toute terrestre.

Je saisis donc la main qui m'est tendue,

ce

le secours qui m'est offert; j'implore cet
Esprit qui doit me regénérer pour un éternel
avenir. Je l'implore avec une confiance par-
faite de l'obtenir, car Dieu a solennellement
promis de le donner à tous ceux qui le deman-
dent. Voilà ma foi. Le spectacle du monde,
les exemples qui m'environnent, la confir-
ment de plus en plus; la foi des chrétiens
fortifie la mienne, leur sainteté me touche
et m'édifie. Mais fussé-je seul au monde,
n'y eût-il ni preuves historiques de l'Évan-
gile, ni Église, ni prédicateur, cet Évangile
n'en serait pas moins nécessaire à mon âme
pour vivre et mourir. Je le prends pour moi
sans m'inquiéter d'autrui. Si j'étais née
turque, chinoise ou indienne, et que l'évan-
gile ne m'eût pas été annoncé, sans doute,
Dieu m'ouvrirait une autre voie pour trou-
ver la vérité. Mais il me demandera compte,
à moi, de la vérité que j'aurai acceptée ou
repoussée.

Voilà

Voilà ma confession de foi, cher ami; je ne le cache pas, que je voudrais qu'elle fût la vôtre. Je ne condamne et ne juge personne; mais comme je ne vois de paix pour moi même que en Jésus-Christ, il est naturel que je ne puisse me tranquilliser sur aucune âme sans la sentir sous l'aile de Jésus Christ. Ne m'en voulez pas, car si je désirais moins ce que je crois le bien de votre âme, c'est que je vous aimerais moins

J'ai écrit bien plus au long mes pensées sur tous ces sujets. Si cela vous intéressait, donnez-moi l'adresse où je pourrais vous adresser un paquet. Mais si vous ne vous en souciez pas, cela ne m'étonne pas. Je ne crois pas que la voix d'un homme puisse faire pénétrer la vérité; l'Esprit de Dieu parle toujours, et c'est lui qu'il faut écouter. Il va sans dire que je n'ai pas voulu vous prouver l'Evangile. Je sais qu'il y a des preuves historiques et philosophiques de nature à satisfaire les plus hautes intelligences. Je vois près de moi la raison la plus ferme que je connaisse, celle de mon mari, et qui

est inébranlable dans sa croyance à la vé-
rité historique et philosophique de l'Evangile.
Mais je ne suis pas de force à traiter ces
points avec vous. Je n'ai parlé que subjecti-
vement, et comme dit St. Paul, "vous rendre
je n'ai fait que
raison de mon espérance". Puisse-t-elle un
jour devenir la vôtre, cher ami. Recevez l'ex-
pression d'une tendre et sincère amitié.

Vous me ferez grand plaisir en m'envoyant
les divers morceaux dont vous me parlez dans
votre lettre.

XL 33

Mscr. Dresd. e 90, LXXVIII, 5

1 Kön. 5, 29. 30 (15. 16)

Salomo hatte siebenzig tausend Lastträger und achtzigtausend (Holz- und Stein-) Hauer auf dem Gebirge; ausser den obersten Vögten über die Arbeit dreitausend und dreihundert, die dem Volk befahlen, daß die Arbeit thät

1 Chron. 22, 2 (23, 2)

Und David befahl, die Fremdlinge die im Lande Israel waren zu versammeln und bestellte (Stein-) Hauer, Landbaumeister zu hauen, um das Haus Gottes zu bauen.

2 Chron 2, 1 (2, 2)

Salomo zählte 70,000 Lastträger und 80,000 (Holz- und Stein-) Hauer auf dem Gebirge und Leviten über sie dreitausend sechshundert.

ibid. 16. 17 (17. 18).

Salomo zählte alle Fremdlinge die im Lande Israel waren nach der Zählung, mit der sie sein Vater David gezählet, und es fanden sich 153,600. Und er machte aus ihnen 70,000 Lastträger und 80,000 (Holz- und Stein-) Hauer auf dem Gebirge und 3600 Vögte, das Volk arbeiten zu lassen.

SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.

XL 34.

Mscr. Dresd. e 90,
LXXVIII, 6.

# Einleitung
## auf den Evangelisten S. Marci.

### Einleitung der Römer und des Lukas.

Nur zweimal wird uns in der Heiligen Schrift ausgesagt: a) Ezechiel V, 1–13. Der Prophet muß sein Haupt- und Barthaar in zwei Theile, und diese wieder in drei Theile theilen, und wägen, sie sollen nämlich und messen in 2000 Hebräischen Buchstaben, 6, Kapitel IX, 17–29 wird uns ausdrücklich, den Engel in Abwesenheit des Hesekiels nicht sehen können. An den meisten Stellen wird schon wegen Umständen nur von einer Person Mehrheit gemeldet, so Exp. I, 23, 34, #39 n. 59; Exp. III, 11, 15, 22. Auf diesen Stellen

Leviban und die Tänzer Simo-
nin und; ebenso Lev. VI, 7 u. 13.
Nach Lev. IV, 22 u. 26 erschüdigten
die Pferdeführer den Blindenschutz-
dazu der Männern durch Hülfe
des Lahzahüb oder Putum und
Turiba; Lev. VII, 25 und den
Tostar nüber Opfer, Schönzinnen
zusätzt.

Mscr. Dresd. e 90, LXXVIII, 7

Matth. 2, 23. Καὶ ἐλθὼν κατῴκησεν εἰς πόλιν λεγομένην Ναζαρέτ· ὅπως πληρωθῇ τὸ ῥηθὲν διὰ τῶν προφητῶν ὅτι Ναζωραῖος κληθήσεται.

Ναζωραῖος steht nur Matth. 2, 5 für Nazarenus, Christus. In Nazareth, namentlich seit 70, wohnten nur Juden-christen aber so unvorgreiflich sein, als eine Griechische. Die hebräische Schreibung des Wortes Nazarener ist unbekannt, sie muß im A. T. vorkommen. Die spätere rabbinische Form hat für ז ein צ: nâçirah., da die Orthodoxen sich in Palästina fast durchgängig vollkommen genau erhalten haben, so ist die grammatikalische Annahme, es sei nun im Hebräischen mit צ geschrieben, unbedenklich. Dann aber ist die Griechische Schreibung mit ζ sehr schwer zu erklären, denn das hebr. צ wird griechisch immer durch σ und nie durch ζ übersetzt. Hierin liegt, wie mehrfach vor in andern Umständen, Grund zu einigem Mißtrauen gegen die Richtigkeit der Worte überhaupt; sie kommt sonst nirgends vor und erst Eusebius kennt sie wieder zu der Zeit, als man zu allen biblischen Erzählungen die Localitäten suchte.

Im A. T. findet sich durchaus keine Stelle, welche dem Ναζωραῖος κληθήσεται entspricht, keine muß nur entfernt dahin, in welcher ein Wort wie κληθήσεται mit einem Worte wie Ναζωραῖος verbunden wäre.

Die vorzüglichsten Erklärungsversuche der Theologen sind folgende.

1) Die Nalla sei nur einer für uns verlorenen gewöhnlichen oder ungebräuchlichen Schrift genommen. Das ist sehr unwahrscheinlich, da der Kanon der Hebräer niemals unsere war.

2) Matthäus habe an nazir, griechisch Nαζιραῖος, Nαζηραῖος gedacht: ein Nasiräer der das Enthaltsamkeitsgelübde 4. Mos. 6, 1–21 auf sich genommen. Hier ist aber zur Seite alttestamentliche Nalla unwandbar, und Christi Landsart war nun der des Nasiräers ganz verschieden.

3) Es sei Lazy genommen aus Jesaias 11, 1:

„Eine Ruthe wird aus dem Stamm Isai"

„Und ein Zweig (neger) aus seiner Wurzel bringt Frucht

lxx: Καὶ ἐξελεύσεται ῥάβδος ἐκ τῆς ῥίζης Ιεσσαί,

καὶ ἄνθος ἐκ τῆς ῥίζης ἀναβήσεται.

Dies ist sonderbarer Weise die jetzt von den Exegeten allgemein gebilligte Annahme. Formell scheint mir der Einwand dagegen unbedeutlich, dass Matthäus dann nicht Z, sondern S gebraucht haben müsste. Denn sachlich muss beide Nalla zu reinigen sucht man sich sehr schlecht. Die erträglichste Weise ist mir folgende: Der Evangelist sah in der Uebereinstimmung mit dem schönen Reise, das aus einem abgehauenen Baumstumpf spriesst, eine Anspielung auf die niedrige Abkunft Christi aus einem kleinen und dürftigen Orte. Andern bestätigte, neger sei eine aus der Nalla des Jesaias genommene Name das er vermuthete

Matthäus unter den damaligen Juden gebräuchlich gewesen, und daher habe sich Matthäus auf die Stelle berufen können. Aber diese Lesung beruht offenbar auf Verwechslung, und lässt sich — jedoch nicht von den angeführten Voraussetzungen aus — als falsch nachweisen.

4.) Der Evangelist habe keine bestimmte Stelle vor Augen, er sage ἐν τῶν προφητῶν im Plural, und citiren daher nur im Allgemeinen die jüdische prophetische Ansicht, aus welcher der Messias in Niedrigkeit erscheinen solle. Nazaraner habe nun aber aus dem Beinamen Jesu einen Geringen Herkunftsort, einen Despicirlichen, Verachteten bedeutet. Letzteres wieder ganz unerwiesen und unwahrscheinlich.

5.) Am leichtesten löst sich die Schwierigkeit, wenn man annimmt, es sei hier wörtlich ein schon damals längst verlorener oder wahrscheinlich nie aufgezeichneter Ausspruch einer alten Prophetin gemeint, welchen der heilige Geist dem Matthäus wieder offenbart hat. Diese Meinung findet ihre Stütze im Brief Judä, wo die Weissagung Henochs angeführt wird.

Man wird weder nöthig haben, den Lukas zu fragen, wie er mit einem Irrthum zu Stande habe kommen können, der selber nicht weit genügt hat, um zu erkennen. Man wird dann gedrängt zu fragen, ob nicht die Benennung Nazaraner ursprünglich einen ganz andern Sinn gehabt haben, und ob nicht die Beziehung auf Nazaret einen späteren oder Nazaret selbst gar erst nach dem Namen Nazaraner genannt sei. Was in diesem Falle Nazaraner oder Nazaräos bedeutet haben könnte, darüber ist zwar noch nicht einmal zu

zu vermuthen, dass bisher bei im Hebräischen Sprachlich nur der Wort
nazar gelehrt, nazêr Sammelstar zur Erklärung der Lehre der
oben angeführten griechischen Form Nαζιραῖος findet sich bei so
gestalt nur Nαζαραῖος mit α für nazêr. Aber die Christen waren
eher der Gegenstand davon, als Nasiräer. dagegen war der Täufer
ein Nasiräer. Ist also möglich der Wort Nazarener Nazoräer
ursprünglich einen Angehörigen der Jesus Jünger gewesen? Hätte der
Name auf die Christen, die gewiss zuerst mit ihnen in einem Zusammen-
hang standen, übertragen werden, oder ihnen als einer früheren
Zeit, in der er passte, auf sie noch geblieben, als er nicht mehr passte?
Hat Matthäus oder ein anderer, der ~~sich bei dem~~ hebräischer Weise
an die Ableitung von nazêr nicht denken konnte, und auf den
Namen sich erklären musste, in der Noth die neue Etymologie erdacht?
Ich verkenne die Schwierigkeiten, die einer solchen Hypothese ent-
gegen stehen, nicht, aber etwas Befriedigendes findet man auf in
den Namen der früheren christlichen Zeit der Nazoräer, und
es bleibt zu untersuchen, ob sie sich von dieser Seite her eine
Aufklärung finden lässt. —

Mscr. Dresd. e 90, LXXVIII, 8

Matth. 27, 24 ὁ Πιλάτος — λαβὼν ὕδωρ, ἀπενίψατο τὰς χεῖρας — λέγων· ἀθῶός εἰμι κ.τ.λ.

Psalm. 25 (26), 6: νίψομαι ἐν ἀθώοις τὰς χεῖρας μου

72, 13: ἐνιψάμην ἐν ἀθώοις τὰς χεῖρας μου

Deut. 21, 6.7. πᾶσα ἡ γερουσία — νίψονται τὰς χεῖρας — καὶ ἐροῦσιν· αἱ χεῖρες ἡμῶν οὐκ ἐξέχεαν τὸ αἷμα τοῦτο.

Allen Völkern sinnen übernommen, daß das Händewaschen Symbolik sei; aber uns bei den späteren Juden kommt es nicht als Gebrauch vor (die dafür angeführten Stellen aus dem Talmud beziehen sich nur auf die Rolle und den Unterwuchs), dieser wird Matthäus seine Erzählung wohl allein aus jenen alttestamentlichen Stellen gebildet haben, weil er darin eine typische Beziehung entdeckt hatte.

XL (35) Mscr. Dresd. e 90, LXXVIII, 9

Auf der Bibliothek befindliche Werke der Deisten.

pag. 94. Herbert de Cherbury De veritate prout distinguitur a revelatione, a verisimili, a possibili et a falso. Additi sunt tractatus duo, alter de causis errorum, alter de religione laici. Lond. 1645. 4.

Id. De religione gentilium. Amst. 1700. 8.

95 J. Chr. G. Gründig Geschichte und warhafte Beschaffenheit der heutigen Deisten, worin besonders von den Leben und Schriften des berüchtigten Lords E. Herbert de Cherbury gehandelt wird. Leipzig 1748. 2 voll. 8.

108. The history of religion written by a person of quality. Lond. 1694 8.

109. The miscellaneous works of Charles Blount 1695. 8.

110. W. Towards second thoughts concerning human soul. Demonstrating the notion of human soul as believed to be a spiritual immortal substance to be a plain heathenish invention. Lond. 1702. 8.

112. John Toland Christianity not mysterious or a treatise shewing that there is nothing in the gospel contrary to reason nor above it and that no Christian doctrine can be properly called a mystery. 2d edit. Lond. 1696 8.

Id. Tetradymus containing 1. Hodegus or the pillars of cloud and fire that guided the Israelites not miraculous 2. Clidophorus or of the exotic and esoteric philosophy. 3. Hypatia or the history of a most beautiful lady. 4. Mangoneutes being a defence of Nazarenus. Lond 1720. 8.

Id. Nazarenus or Jewish, Gentil and Mahometan Christianety etc. Lond. 1718. 8.

(Th. Mangey Remarks upon Nazarenus. Lond. 1719. 8.
Elie Benoist Mélanges de remarques critiques sur les deux dissertations de M. Toland. Delf. 1720 8.
Mosheim, Vindiciae antiquae Christianae disciplinae adversus Tolandi Nazarenam. Hamb. 1722 8.)

111. Herrn J. Lockens Vorschreiben von der Tolerang übersetzt und mit einigen Anmerkungen erläutert s.l. 1710. 8.

116. Le système des théologiens anciens et modernes concilié par l'exposition des différents sentiments sur l'état des âmes séparées des corps. Trois. edit. Londr. 1739. 8.
Suite du système. etc. ibid. eod.

117. The analyst or a discourse addressed to an infidel mathematician wherein it is examined whether the object principles and inferences of the modern analysis are more distinctly conceived than religious mysteries and points of faith By the author of the minute philosopher. Lond. 1734. 8.
A defence of Free-Thinking in mathematics — — by the same. Lond. 1735. 8.
L'examen important de Milord Bolingbroke écrit sur la fin de 1736. Nouvelle edition en françois accompagnée des notes de M. M..... Lond. 1771. 8.

121. J. Chr. Edelmann
- Unschuldige Nachrichten. 1735. 38. 5 voll 8.
- die Göttlichkeit der Vernunft. s.l.e.a. 8.
- Moses mit aufgedeckten Angesicht. s.l.e.a. (Freiburg 1740) 8.
- Christus und Belial. 1741. 8.
- Psyche 1, 2, 3. Berichte Pflichten auf der Barren Rüden. 1738 8
- Pflichtmässiges Abfertigungsschreiben an den Herrn Probst Büsching wegen dessen unbesonnenen angriffen Briefen. 1747. 8.
- die Tugend nach der vernünftigen Lehren Moses von einigen Übungen der ewigen Liebe begleitet. 1744.
- die erste Epistel St. Petri ausgelegt und J. Jac. Edelmann von demselben beantwortet. 1747. 8.
- das Evangelium St. Lucä. 1747. 8.

pag. 124. Lettres sur la religion essentielle ~~de~~ à l'homme distinguée
de ce qui s'en est **que** l'accessoire. Nouv. edit. Lond. 1739. 2 voll. 8

~~12 f.~~

---

128 L'Anti-Sans-Souci ou la folie des nouveaux philosophes naturalistes
déistes et autres impies. 1761. 2 voll. 8.
Au roy philosophe. à Londres. 1761. 8

7

Mscr. Dresd.
e 90, LXXVIII, 10

"über seinen ästhetischen Standpunkt gestellt, schreibt an Böttiger
"für sein Geschäftsreisen zu sagen. "Wann er (der Rezensler) at.
"und zu Unterdrückung Lust hätte, wäre die neue Bemerkungsmaschi-
"ne Gottlob Justizrey, die mit der alten manchmal so viel Ähnlich-
"keit hat als der Affe mit dem Menschen: das Leben, die Farbe
"schon Verbildet hatte ja, verunstaltet: Wahrheit, treue Darstellung
"der Leidenschaft, der Sitten; sie ist nur ein magerer Abzug in einem
"schwindsüchtigen Buch Garten, oder einem grossen steifen Kleid Bett.
"ler unverständig und unsinnig, die Mahlerey ist nicht die
"Poesie unterthan."

I had rather be a kitten, and cry — mew,
Than one of these same metre-ballad-mongers.

Bey der Abneigung unsers teutschen Publikums gegen Dissertationen, die sonst will besonders angepriesen werden können, ~~über die mir bisher sehr unverständlichen und ein Allgemeinum~~ zu erklären. Daß nun ein jeder Dilettant neben seiner in jeder andern Kunst, ist gut und billig, und selbst sehr gering. schätzt Mangel an Talent bleibt diese Liebhaberey ehrwürdig eben so unschädlich als jede andere. Aber daß man sich öffentlich zur Dokumentirung seiner Geschicklichkeit dränge, ist gerade so als ob jemand, der zu seinem Vergnügen musicirt, seine Bilder in einer Gallerie aufgehängt zu sehen verlangte, oder als ob jemand, der sich am Spielen einer mittelmäßigen Fechter, kunst ergötzt, als Fechter öffentlich erscheinen wollte. Für, diese Dissertationen würden eine Lächerlichkeit genug, wenn sie

wird sogar schädlich für die Künstkraft. In der Malerey soll jeder Künstler seine Kenntniß der Zeichnung und die Farben, worzu er seine Gemüthsart, Lust, hat, üben. In der Poesie hingegen ist die Abstraction und der Trieb der äußern Darstellung überall Allen gemeinschaftlich. Die Poesie ist die ungehemmte Freiheit, wo der erste Maler seine Farben so gut erkennen muß als der letzte der Lehrlinge. Die Tinten, die jeder mit der geistigen Palette vorzüglich zubereitet hat, verbraucht jeder dieser zu Bildern. Wenn es mich, wie jede die ewige Wiederholung selbst der schönsten Gedanken, Worte, Bilder ermüden, so wird ein Gemälde darauf entstehen, um bey einem Gemälde zu bleiben, wenn alles auf einem Farbenbrette bunt, feindlich und willkührlich durcheinander gemischt wäre: und jetzt ist mit großer Kunst ein Gedicht, wenn nur die Masse von Farbenarten, und weil doch diese immer eine, obgleich gemischte sind, entstanden, Harmonie, Klarheit mit Gedanken und Empfindungen, die Empfindungen beseelten, mit den Gedanken und Empfindungen die über einem ganzen Gegenstand in Umlauf sind, zu einer beliebigen Ordnung verarbeitet wird? Wenn nehmen z. B. folgende Briefe von Personen die von Seiten der Poesie und der Gedanken gar nicht verwerflich sind:

A. Ein ist der, dem auch der Protestbriefe,
Jede Kunstgrille entgegen steht?
Der das Leben, das sein Herz durchglühte,
Fortlebt in jeder Lesers Liebe?

Selig sind, die Abschied in Arbeit,
Glaub in Leid und Trost umwandeln;
An meinem Herzen sind diese Stunden,
Diese heißen Tränen Zeugen!

Freilich wissend ist, an der Liebe Banden
Zwar ist Abend Nachtgestein zu finden.
Meine Seele suchen Dich und forschen,
Glaub meine Brust die süßen Tränen trösten.
Zur Geschichte meiner Pilgerreise
Musst ich auch vom Himmel mir gehen,
Und in Deinen Armen wollt ich leise
Einst Feind in's stille Vaterland.

F. Victoria, was nennst Du Thränen?

Thränen nennt der Kluge bis an's Grab
Willkür nicht und Herzensbezwingen Thränen
Das die Liebe Deinem Herzen gab.
Auf dem ~~Blatt~~ wilden Strom der Leidenschaft,
Strand in der grausen Eisenbrust,
Brichst Du das Marterlamm hervor,
Wie der Gemahl stillen Wonne Trost?

Der gnadenvoll, seliges Geschick,
Wie Du nachts aller Sternen strahlt,
Wie in ungetrübter Aetherweite
Das Vollgewölbe der Unendlichkeit;
Wie der Schmerz, mit Wollust ausgeschrieben,
In der Liebe heißen Klagen tönt,

Als die Gesellschaft, die sie besuchte, sich trennte,
Fand sich Klärchen der Begleitung entbehrend.

Meiner Gemüthsruhe Beeinträchtigung,
Beraubten Einsamkeit und Angst mir.
Ich ist schwarz meine Kleider, Bösen Blicken
Bin und Elend der Religion ungewohnt;
Die voran durch Millionen Tonnen,
Durch der Pforten geräuschlose Hast!
Ach! die Täuschung hatte kaum begonnen,
Da zerrann in Nichts der süße Rausch.

Mein, Einsamkeit, Freundin meines Lebens,
Bleib bei mir, bis meine Augen brechen
Gesellschaft, Zerstreuung, Eitelkeit gilt vergebens,
Du nur, Einsamkeit, tröstest mich.
Ach, der Kranz, den ich auf die Gräber,
Jugendwahl, durch Vorzeit mich umschwanden,
Flicht unsichtbar, wenig ahn einem Geist,
Daß, was mir Glückseligkeit verspricht.

Die sind ganz Einklang unter einander verbunden, wie w,
einander und, schon als Knaben gelassen zu leben, die Welt
zusammensingen mag; auch wirkte ab schöner Lehrer
die Komponisten einen vorherrschenden poetischen Charakter der
in angegeben. Und dort ist Nr. 1 von Lindpa, (S. 194)
Nr. 2 von Reinwald Hirschfeld, (S. 275) Nr. 3. von Jorn,
(S. 248) Nr. 4 von Heyd Schell, (S. 36) Nr. 5. von Mend.

Ludwig

Indem (S. 65) Nr. 6 von Mord. Brun. (S. 137 ine A. v.
96) Ehri. wurde sich anschicken gegen diese Art Könige zu
fallen sollte, auf ähnliche Arten Mauga Indiste zu com-
poniren und zu decomponiren. Die grammatica dieser sind
ausserst einfach gleich; und doch, wo ist ein dieser
ein förmigen Sentiment liegt das Originelle, das Mann,
das unmittelbar aus individueller Empfindung zu
klopfen, und den Einfluss reicht selbstständigen Geistes zu
schöpfen? Also ist nur eine unterscheidende sogenannte Man-
nier der Darstellung? In der Sprache, die Nationen müssen
zu Künsten kommen, wenn unsere ästhetische Personen, bey
denen alles dieß spielt, nicht mit einander streiten soll.
Hier schließen sie und übergeben diese wohlgemeynten
Betrachtungen allen Dilettanten der Dichtkunst zur Prü-
fung und Besorgung.

7x

(37)

Mscr. Dresd. e 90,
LXXVIII, 11

(1)

~~Jordani~~

Divinity

Déluges

Christianisme Romani

Historien-Jrovidence

Captivité Babyl.

Les deux généalogies

de St. Paul et St. Barnabé,

SLUB
Wir führen Wissen.

Mscr. Dand. e 90, LXXVIII, 11 (2)

On demande l'étymologie des mots suivans :

3 parole
Douane
agacer
forcené
saugrenu
malotru
2 chez
marmotte
~~cagot~~ Canapé
baldaquin
1 on
gêne

Toutes ces étymologies sont certaines et évidentes ; quelques-unes présentent un intérêt historique.

SLUB
Wir führen Wissen.

Mscr. Dresd. e 90, LXXVIII, 13

VIIII.

Morceaux rédigés en français
qui n'ont pas été imprimés ou réimprimés
dans mes Essais.

De l'étymologie en général. Introduction
destinée à un ouvrage sur la formation
& de la langue française. — Inédit.

De la législation religieuse et politique dans
l'ancien monde. Fragment inédit

De la composition originale des statues de Niobé
et de ses enfants. Inséré dans la Bibl. Universelle

SLUB
Wir führen Wissen.

Kön. Bibl. - Brand - e 90,
LXXVIII, 12

## Potages.

Bouillon au vermicelle.
— — au ris.
— — au ris, à l'Italienne avec du fromage parmesan rapé.
— — à la semoule.
— — au froment perlé.
— — au cerfeuil avec des oeufs brouillés.
Consommé au vermicelle.
— — au sagou.
— — avec du ris bouilli à part.
— — avec du pain grillé et des oeufs pochés.

## Purées.

Bouillon à la purée d'orge mondé. On y met à volonté des pointes d'asperge ou des choux-fleurs.
— — à la purée d'asperges.
— — de pois nouveaux.
— — de navets.
— — de haricots blancs.
— — de lentilles
— — de pois secs
} avec des croquettes.

Bouillon à la purée d'écrévisses,
— — de brochet,
} avec des quenelles
— — de grives, avec des quenelles ou des croquettes.

Schlegel, officier de bouche.

SLUB
Wir führen Wissen.

Le mot Trinité en français ne peut jamais perdre son article, même comme un nom géographique.

P. 182. l. 10.
il est probable que c'en aurait été fait des Français
...si les alliés en avaient ... si les alliés avaient suivi
agi ainsi. ces idées.

Le second en ne se rapporte à rien et doit être retranché; au reste, la rédaction originale vaut mieux.

P. 182. l. 12.
si les alliés avaient agi ainsi. * .....
Mais dans le temps que les .... le temps que ceux-ci
alliés voulaient remédier etc. voulaient etc.

La répétition des alliés dans deux phrases consécutives frappe l'oreille désagréablement; le pronom démonstratif ceux-ci suffit à la clarté.

P. 182. l. 15.
.. par les Irlandais qu'il avait * ..... qu'il avait
eu en réserve, etc. mis en réserve.

En ~~la~~ sans la marque du pluriel est un solécisme ou

une faute du copiste. Mettre en réserve vaut mieux
qu'avoir en réserve.

P. 182. l. dern. l.

... quelques canons, une partie etc.

*

quelques canons, et une partie etc.

La conjonction copulative devant le dernier membre est indispensable pour terminer la période.

P. 183. l. 14.

conservez-en la mémoire, pour ne point vous jouer de la vie De vos sujets, et pour ne point prodiguer leur sang etc.

. . . . . .

De vos sujets, et pour ne pas prodiguer etc.

La répétition des mots pour ne point dans deux phrases consécutives est fâcheuse et désagréable à l'oreille; l'éditeur a mal fait de substituer pas, puisque cette particule nie d'une manière ~~plus~~ moins absolue que point; mais il est facile d'abréger ainsi: pour ne point vous jouer de la vie de vos sujets, ni prodiguer leur sang etc.

P. 183. l. 23.

sur la gloire dont il venait ..... =
se combler, etc. se couvrir, etc.

P. 184. prem. l.

...le public qui s'attendait à de .. le public qui attendait *
plus grandes choses encore du de plus grandes choses etc.
Maréchal de Saxe etc.

P. 184. l. 19.

Un détachement fait si ~~mal~~ hors ..... fait si hors
~~de saison~~ ~~à propos~~, etc. = mal à propos ~~de saison~~, etc.

P. 185. l. 2.

Le peu de succès de ses in- .....
trigues ne l'avaient point .....
dégoutée: etc. = rebutée: etc.

P. 185. l. 3.

au contraire elle continuait au contraire elle persévérait
à négocier etc. de négocier etc.

Persévérer de négocier est un solécisme. Ce verbe ré-

git la préposition à devant l'infinitif. Continuer affaiblit un peu le sens. Comme persévérer se dit d'ordinaire en éloge, il vaudrait mieux mettre: elle persistait à négocier etc.

P. 185. l. 6.

* ... la haine du Comte De Bruhl, parce que le Saxon ne s'accommodait pas de l'esprit clairvoyant etc.

. . . . . .

... parce que la finesse du Saxon ne s'accommodait pas etc.

Les mots la finesse gratuitement ajoutés par l'éditeur doivent être retranchés, d'autant plus que quelques lignes plus bas l'auteur refuse cette qualité au Comte de Bruhl.

P. 185. l. 22.

Le conseil de Louis XV donna aveuglément dans ce piège; il n'examina, ni le peu de sincérité de ce conseil, ni, si le parti qu'on lui proposait, était conforme aux engagements qu'il avait pris avec ses alliés.

*

Les ministres de Louis XV donnèrent aveuglement dans ce piège; ils n'examinèrent, ni le peu de sincérité de ce conseil, ni, si le parti qu'on leur proposait, était conforme aux engagements qu'ils avaient pris avec ~~ses alliés~~ leurs alliés.

Dans le Mscr. le mot conseil pris dans deux sens totalement différents rend toute cette période louche. La première fois, c'est l'assemblée des ministres; la seconde fois, c'est un avis donné. Le changement de l'éd: de 88. doit être adopté en entier.

P. 187. l. 18.

... il risquait plus en s'en * .....
ponçant dans ce royaume .....
qu'en voyant venir l'ennemi ..... venir l'ennemi.
à lui:

Les deux derniers mots ont été retranchés avec raison dans l'imprimé; voir venir l'ennemi est une locution proverbiale à laquelle il ne faut rien ajouter.

P. 187. dern. l.

* ... quinze ou vingt ~~mille~~ chemins etc. quinze ou vingt mille chemins.

Ce n'est pas une variante; c'est une faute grossière d'impression.

P. 188. l. 12.

il y avait donc tout à espré ... donc tout lieu
rer qu'il réussirait. * d'espérer qu'il réussirait.

Cette faute déjà a été relevée dans un autre passage.

P. 188. l. 24.

Le Margrave Charles sou- * ..... Charles défendait
tenait les frontières etc. les frontières etc.

P. 189. l. 7.

Hg... les hommes prenaient des charbons donnaient la
des charbons et mouraient mort en peu ~~etc~~ de jours
en peu ~~etc.~~ de jours.

La même faute se trouve dans les deux rédactions.

Charbons comme nom d'une maladie ne peut pas se
mettre au pluriel. Mettez: les hommes prenaient
le charbon etc.

P. 189. l. 9.

toute communication aurait * toute communication aurait
été interceptée, la livraison des été interrompue, ainsi que la
magasins de même; etc. livraison des magasins; etc.

Intercepter les communications se dit lorsque l'ennemi les empêche ; ici interrompre est plus exact. Ainsi que lie mieux les deux phrases que la tournure du Msct.

P. 189. l. 11.

... et la crainte de cette ma- ...
ladie aurait été plus funeste ...
pour l'ouverture de la cam- ...
pagne que tout ce que l'en- ... l'ennemi
nemi pouvait s'y opposer. pouvait entreprendre.

Se est une faute d'écriture ~~de~~ ou de copiste ; mais après l'avoir retranché y opposer n'est pas encore une expression juste.

P. 189. l. 17.

tant les mots qui désignent les choses font plus d'impression sur les hommes que les choses mêmes.

tant les mots font plus d'impression etc.

L'opposition entre les mots et les choses est tellement proverbiale qu'elle n'a pas besoin d'être expliquée; ~~les mots~~ La phrase ajoutée rendent la phrase traînante est superflue et gâte même ce que l'~~opposition~~ antithèse a de frappant.

P. 189. l. 23.

... à peu près 10 à 12,000 Hongrois etc. * 10 à 12,000 Hongrois etc

Le sens d'à peu près est déjà exprimé dans le vague que l'auteur a laissé dans l'indication du nombre.

P. 190. l. 5.

Les ennemis mirent d'abord le feu ~~dans~~ dans la ville ~~du bourg~~; etc. * ..... le feu au bourg dans la ville, etc.

L'auteur vient de nommer Rosenberg un petit bourg; mais s'il a voulu lui donner malgré cela le titre d'une ville, il fallait, au moins, mettre: le feu à la ville.

Ajouter signifie : joindre une chose à une autre ; ce n'est que dans quelques cas particuliers que ce verbe prend une personne pour son régime indirect, par exemple : ajouter foi à quelqu'un. Le second leur est superflu. Bonifier a un sens différent ; c'est une faute que j'ai déjà relevée dans un autre passage ; c'est apparemment un germanisme : vergüten. Ensuite, au lieu du participe actif, pour lier le second membre de la période au premier, il faut le gérondif en ajoutant ; mais la liaison est plus claire dans l'éd. de 88. Il faut seulement compléter la construction en mettant : elle y avait ajouté.

P. 112. l. 20.

| | |
|---|---|
| le peuple qui craignait la dureté rigoureuse des punitions Autrichiennes, &c ~~ne se laissait~~ persuader par aucune somme qu'on lui offrait de donner les nouvelles qu'on lui demandait &c. | * le peuple qui craignait les punitions rigoureuses des Autrichiens, etc ~~ne pouvait être engagé par quelque somme que ce fût à donner les nouvelles qu'on lui demandait des ennemis~~. |

La dureté est toujours rigoureuse, et la rigueur est toujours dure. C'est une tautologie. Les punitions Autrichiennes n'est pas bien dit non plus ; c'est comme si en Autriche on eût employé des punitions différentes de celles qui sont usitées en d'autres pays. ~~La rédaction de l'éd. de 88. vaut mieux. Dans le~~ Toutes ces fautes sont corrigées dans l'Ed. de 88.

~~reste de la période une nouvelle circonstance est jointe à ce qui~~
~~a précédé ; il s'agissait de denrées à vendre, et ici de nouvelles~~
~~à donner. Si cette circonstance n'a été omise que par mégarde~~
~~dans la collation du Msct. on peut adopter sans hésiter la ré-~~
~~daction de l'imprimé.~~

P. 113. l. 2.

| | |
|---|---|
| . . . Dans un pays qui n'était qu'un composé de marais, de bois, de rochers, et de tous les défilés qu'un terrain peut <u>produire</u>. | . . .

il perd l'article, et il faut dire : être d'avis. Les mots il fallait reviennent quelques lignes plus bas, et leur omission rend la phrase plus succincte.

P. 113. l. 17.

| | |
|---|---|
| . . . pour augmenter la jalousie que les ennemis pouvaient avoir sur l'Autriche. | . . . . . à l'égard de l'Autriche. |

On ne dit pas une jalousie sur un objet ; mais jalousie est mis ici figurément pour inquiétude, et ce dernier mot peut très-bien être suivi de la préposition sur. En outre, il y a quelque obscurité dans cette phrase ; dans le cours de cette histoire l'Autriche signifie d'ordinaire toute la monarchie autrichienne. Ici c'est le nom qu'une province porte en particulier. Je propose de mettre : pour augmenter l'inquiétude que l'ennemi pouvait avoir sur une invasion en Autriche.

P. 113. l. 23.

| | |
|---|---|
| *Cet avis décida du parti qu'il y avait à prendre. | . . . . . Décida sur le parti qu'il y avait etc. |

Décider comme verbe neutre prend le régime indirect avec la préposition de. V. l. Acad. La leçon du Msct. doit être préférée.

P. 114.

P. 114. prem. l.

... mais à peine y fut-on arri-
vé, que la fausseté de cet avis
fut connue : etc.

* . . . . . .
. qu'on reconnut la fausseté
de l'avis. etc.

La répétition désagréable de fut est évitée dans l'imprimé.

P. 114. l. 10.

... les gens de ces contrées etc.

les habitants de ces contrées etc.

Les gens, employé pour désigner toute la population d'un pays, est familier ; contrée au contraire appartient au style soutenu et particulièrement à la poésie ; ainsi les deux expressions ne s'accordent pas bien. Il faut adopter la leçon de l'éd. de 88. ou mettre : les gens du pays.

P. 114. l. 17.

... il perdit la vie pour ne
point avoir la réputation d'ê-
tre battu : etc.

* . . . . . .
. . . . réputation d'avoir
été battu : etc.

Être battu est le présent de l'infinitif. Comme la réputation se rapporte toujours à un fait précédent, le passé de l'infinitif est plus exact.

P. 115. l. 9.

... la possibilité que les Autrichiens
avaient fait ce mouvement, etc.

la possibilité pour les Autrichiens
de faire ce mouvement, etc.

L'indi-

Eisenhd.! e90, LXXVIII, 14

P. 112, l. 20—23.

—— le peuple —— ne se laissait persuader par aucune somme qu'on lui offrait de donner.

P. 112, l Jn pag. 37

*

le peuple —— ne pouvait être engagé par quelque somme que ce fût à donner les nouvelles qu'on lui demandait des ennemis.

Si, en effet, on ne lit rien de plus dans le Mscl. que ce qui est noté à la marge, il faudra rapporter les mots de donner à offrait au verbe offrait, ce qui forme une tautologie? Mais dans l'imprimé ~~est~~ la construction est différente, et une nouvelle circonstance a été ajoutée au récit. Je suppose donc que dans la collation les derniers mots auront été omis par mégarde. Dans ce cas-là il faut adopter ~~la~~ sans hésiter la rédaction de l'Ed. de 88.

Mscr. Dresd. e 90, LXXVIII, 15

# Antinomie théologique,

## à l'imitation des antinomies philosophiques de Kant.

### Avers.

La religion chrétienne dompte plus efficacement qu'aucune autre la superbe des puissans et des fortunés. Elle est la protectrice avouée des malheureux de toute espèce, des pauvres, des faibles, des opprimés, des délaissés. Elle ne se rebute d'aucune flétrissure que l'opinion publique aurait imprimée sur le front d'un être avili. Elle calme les remords de ceux qui, revenus de l'égarement des passions, voyent trop tard que leurs actions ont causé un mal irréparable. Au farouche désespoir elle substitue une contrition salutaire et même bienfaisante. Elle verse du baume sur les playes les plus ulcérées de l'ame. En proclamant le pardon des péchés, obtenu par la seule vertu du repentir et d'une sincère volonté de se corriger, elle rend un hommage éclatant au libre arbitre, et à la faculté d'une régénération morale.

Aux

### Revers.

La religion chrétienne détruit l'énergie du caractère, en forçant l'homme à se replier sans cesse sur lui même, pour découvrir le péché jusque dans les velléités les plus fugitives, ou dans des pensées décousues et rêveuses qui traversent l'esprit presque à son insu. Elle érige le repentir en vertu suprême et, d'une certaine façon, unique. Elle trouble les jouissances les plus innocentes en y jetant le scrupule. C'est le tourment de Phinée qui mourait de faim, parce que tous ses repas, aussi-tôt servis, furent souillés par les harpies. Elle amortit le sentiment du beau, puisqu'elle condamne le mélange de sensualité, sans lequel il ne saurait exister. En faisant de la foi en des doctrines indémontrables et incompréhensibles, un devoir impérieux, elle enchaîne la pensée et rend la raison esclave. Si, quelquefois, elle a eu l'air

de

Aux agonisans elle donne à goûter le pain des anges. Elle console les survivans, en déposant au sein de la terre le corps inanimé comme le germe d'une fleur du Paradis. Elle ne dédaigne pas même d'accompagner le malfaiteur à l'échaffaud, et sous le glaive du bourreau elle lui ouvre la perspective céleste.

permettre la spéculation, c'est qu'elle avait commandé d'avance une métaphysique à son gré. Enfin, elle désenchante la nature, rend la vie triste, et entoure la mort de vaines terreurs.

Msc. Dresd. e 90, LXXVIII, 16

1

# Le Christianisme

de Fénélon. ~~Agens.~~

La religion chrétienne dompte plus efficacement qu'aucune autre la superbe des puissans et des fortunés. Elle est la protectrice avouée des malheureux de toute espèce des pauvres, des faibles, des opprimés, des délaissés. Elle ne se rebute d'aucune flétrissure que l'opinion publique aurait imprimée sur le front d'un être avili. Elle calme les remords de ceux qui, revenus de l'égarement des passions, voyent trop tard que leurs actions ont causé un mal irréparable. Elle substitue au farouche désespoir une contrition salutaire et même bienfaisante. Elle verse du baume sur les plaies les plus ulcerées de l'ame. En proclamant le pardon des péchés obtenu par la seule vertu du repentir, et d'une sincere volonté de se corriger, elle rend un hommage éclatant au libre arbitre, et à la faculté d'une régénération morale,

Aux agonisans elle donne à goûter le pain
des anges. Elle console les survivans, en dé-
posant au sein de la terre le corps inanimé
comme le germe d'une fleur du Paradis.
Elle ne dédaigne pas même d'accompagner
le malfaiteur à l'échaffaud, et sous le glaive
du bourreau elle lui ouvre la perspective
d'un ciel céleste.

28.

# Le Christianisme

## de Fénélon.

La religion chrétienne dompte plus efficacement qu'aucune autre la superbe des puissants et des fortunés. Elle est la protectrice avouée des malheureux de toute espèce, des pauvres, des faibles, des opprimés, des délaissés. Elle ne se rebute d'aucune flétrissure que l'opinion publique aurait imprimée sur le front d'un être avili. Elle calme les remords

## de Pascal.

La religion chrétienne détruit l'énergie du caractère, en forçant l'homme à se replier sans cesse sur lui-même pour découvrir le péché jusque dans les velléités les plus fugitives, ou dans des pensées décousues et rêveuses qui traversent l'esprit presqu'à son insu. Elle érige le repentir en vertu suprême et, d'une certaine façon, unique.

que a tonjrs.

de ceux qui, revenus de l'égarement des passions, voient trop tard que leurs actions ont causé un mal irréparable. Elle substitue au farouche désespoir une contrition salutaire et même bienfaisante. Elle verse du baume sur les plaies les plus ulcérées de l'âme. En proclamant le pardon des péchés obtenu par la seule vertu du repentir, et d'une sincère volonté de se corriger, elle rend un hommage éclatant au libre arbitre, et à la faculté d'une régénération morale. Aux agonisants elle donne à goûter le pain

Elle trouble les jouissances les plus innocentes en y jetant le scrupule. Elle amortit le sentiment du beau, puisqu'elle condamne le mélange de sensualité, sans lequel il ne saurait exister. En faisant de la foi en des doctrines indémontrables et incompréhensibles, un devoir impérieux, elle enchaîne la pensée et rend la raison esclave.

Si, quelquefois, elle a eu l'air de permettre la spéculation, c'est qu'elle avait commandé d'avance une métaphysique à son gré.

des anges. Elle console les survivants, en déposant au sein de la terre le corps inanimé comme le germe d'une fleur du paradis. Elle ne dédaigne pas même d'accompagner le malfaiteur à l'échafaud, et sous le glaive du bourreau elle lui ouvre la perspective céleste.

Enfin elle désenchante la nature, rend la vie triste et entoure la mort de vaines terreurs.

SLUB
Wir führen Wissen.

# Le Christianisme de Fénélon.

---

La religion chrétienne dompte plus efficacement qu'aucune autre la superbe des puissants et des fortunés. Elle est la protectrice avouée des malheureux de toute espèce, des pauvres, des faibles, des opprimés, des délaissés. Elle ne se rebute d'aucune flétrissure que l'opinion publique aurait imprimée sur le front d'un être avili. Elle calme les remords de ceux qui, revenus de l'égarement des passions, voient trop tard que leurs actions ont causé un mal irréparable. Elle substitue au farouche désespoir une contrition salutaire et même

bienfaisante. Elle verse un baume sur les plaies les plus ul-
cérées de l'âme. En proclamant le pardon des péchés obtenu
par la seule vertu du repentir et d'une sincère volonté de se
corriger, elle rend un hommage éclatant au libre arbitre, et
à la faculté d'une régénération morale. Aux agonisants elle
donne à goûter le pain des anges. Elle console les survivants,
en déposant au sein de la terre le corps inanimé comme le
germe d'une fleur du paradis. Elle ne dédaigne pas même
d'accompagner le malfaiteur à l'échafaud, et sous le glaive
du bourreau elle lui ouvre la perspective céleste.

---

# Le christianisme et Pascal.

---

La religion chrétienne détruit l'énergie du caractère, en forçant l'homme à se replier sans cesse sur lui-même pour découvrir le péché jusque dans les velléités les plus fugitives, ou dans des pensées décousues et rêveuses qui traversent l'esprit presque à son insu. Elle exige le repentir en vertu suprême et, d'une certaine façon, unique. Elle trouble les jouissances les plus innocentes en y jetant le scrupule. Elle amortit le sentiment du beau, puisqu'elle condamne le mélange de sensualité, sans lequel il ne saurait exister. En faisant de la

que a songé.

foi en des doctrines indémontrables et incompréhensibles, un devoir impérieux, elle enchaîne la pensée et rend la raison esclave. Si, quelquefois, elle a eu l'air de permettre la spéculation, c'est qu'elle avait commencé d'avance une métaphysique à son gré. Enfin elle désenchante la nature, rend la vie triste et entoure la mort de ruines terreurs.

---

~~Revers~~ de Pascal.

La religion chrétienne détruit l'énergie du caractère, en forçant l'homme à se replier sans cesse sur lui même pour découvrir le péché jusque dans les velléités les plus fugitives, ou dans des pensées décousues et rêveuses qui traversent l'esprit presqu'à son insu. Elle érige le repentir en vertu suprême et, d'une certaine façon, unique. Elle trouble les jouissances les plus innocentes en y jetant le scrupule. F Elle amortit le sentiment du beau, puisqu'elle condamne le mélange de sensualité, sans laquel il ne saurait exister. E Enfin elle désenchante la nature, rend la vie triste et entoure la mort de vaines terreurs.

~~Quelquefois~~
En faisant de la foi en des doctrines indémontrables et incompréhensibles, un devoir impérieux, elle enchaîne la pensée et rend la ~~pensée~~ raison esclave. Si, quelquefois, elle a eu l'air de permettre la spéculation c'est qu'elle avait commandé d'avance une métaphysique à songe.

e 90, LXXVIII, 17

Tel silence d'un historien équivaut à une négation formelle.

---

Cette thèse : tel homme mort a ressuscité," implique contradiction. Car la mort est précisément la cessation absolue et irrévocable des fonctions vitales : c'est là sa définition. Or, si les fonctions vitales reprennent leur cours, c'est une preuve que la cessation n'était que temporaire, et que, par conséquent, la mort n'était point réelle.

Dans l'espèce humaine la suspension de l'activité des organes par l'effet d'une maladie, peut se prolonger d'une manière

nière étonnante. Beaucoup de funestes exemples d'un réveil tardif dans le cercueil ont averti tous les gouvernements policés de faire des réglements contre les inhumations précipitées. Pline raconte le malheur d'un Romain qui ne fut rappelé à la vie que sur le bûcher, et qui, ayant échappé à la maladie, périt cruellement dans les flammes.

---

Msgr. Bresd. e 90, LXXVIII, 18

7 Invitée à un grand banquet par le chef ennemi, Judith ne touche à rien, sous prétexte d'un scrupule religieux; elle se contente des provisions que sa servante lui avait préparées, et observe une grande sobriété. Holopherne, au contraire, mange et boit copieusement; le repas s'étant prolongé fort avant dans la nuit, il en sort ivre ainsi que tous ses convives. A peine s'est il déshabillé et couché à l'aide de son chambellan, qu'il tombe dans un sommeil léthargique. La belle juive, laissée seule avec lui dans la chambre nuptiale, saisit ce moment favorable pour exécuter son projet audacieux. Tout cela est conforme aux vraisemblances. Il en

SLUB
Wir führen Wissen.

Mscr. Dresd. c 90, LXXVIII, 19

L'ouvrage Arabe traduit et commenté par le savant abbé Renaudot -- ouvrage dont le texte arabe manuscrit, que possède la bibliothèque du Roi et que M. Deguignes a fait connoître dans le Tome I des Notices et extraits des manuscrits, a été imprimé par les soins de feu M. Langlès, et est resté dans les magasins de l'Imprimerie royale.

Journal des Savans 1832. Avril. p. 215.

Msc. Dresd. e 90, LXXVIII, 20

D'après la même règle, avec votre esprit leste,
De la semaine, Albert, vous devinez le reste.
Ainsi vous deviendrez un astrologue expert :
Le livre des destins sera pour vous ouvert.
Je n'entre point ici dans la théologie
Qui n'a rien de commun avec l'astrologie.
Le premier jour aux Juifs du septième tint lieu,
La semaine chrétienne est pris au beau milieu ;
Et d'avoir conservé des dieux païens le culte
Aux mystères sacrés c'était faire une insulte.
On voit dans l'almanach Freya, Wodan et Thor.
Mars, Vénus et Mercure y figurent encor.
Dans le calendrier l'Égypte nous domine,
Et du vieux Nekepso nous suivons la doctrine.

SLUB
Wir führen Wissen.

Liber Josaphat Abbad.

buse, büche, brute, buffle, butor, baudet, barbet
en butte —

bravache, brettaur, —

Mscr. Brand. 90, LXXVIII, 21

SLUB
Wir führen Wissen.

Mscr. Dresd. e 90, 1
LXXVIII, 22

## Liebesgedichte

von A. W. von Schlegel.

1)

### Abschied. Klein Gottlieb

Also hab Gesundheit bringt dem Königsmann:
Auf Hohn Geschwätz und Leichtsinn das Leben flammen:
Doktor spare Müh für den Wurm Hypochondrie
Er nagend ab, bitt ich, für mein Complimente.

2)

### An Lord Byron. Klein Gottlieb
nach Italien

Du Satyr, Rainer Prahlerkopf Dämonen Hund,
Du Heuchler, Atheist, Spötter, Feind, Dein Mund.
Der Misanthrop will nur die Menschen tadeln;
Der Dichter, adelstolz, erregt Mitleids Grund zu
adeln.

---

1922/23 I E 35

Schlegel-Werke II, S. 190 u. S. 215.

Rsch. Sprod. e 90 LXXVIII,22

Mscr. Dresd. e 90, LXXVIII, 23

Indien

Appendice.

Lettre de A. W. de Schlegel
à
M. Eugène Burnouf.

Dans les rapprochements entre le sanscrit, le zend et les langues germaniques, je conseillerais de s'en tenir au gothic et à l'anglo-saxon, et de sauter par-dessus le francique ou l'ancien haut-allemand, comme Grimm l'appelle. Je le nomme francique à bon droit, d'après l'exemple d'Offrid. Dans le germanique et l'anglo-saxon, on voit un type général; tandis que dans le francique, l'on voit beaucoup de nuances diverses, qui me semblent être plutôt locales que chronologiques. Grimm a pris pour base la prononciation la plus rude, comme la mieux caractérisée; mais, à mon avis, elle n'a jamais été générale. Allez à Zurichou à Saint-Gall, vous y trouverez encore aujourd'hui les gloses de Kéron toutes vivantes. Grimm a même été jusqu'à prendre quelques monosyllabes gothiques pour des contractions, quand l'orthographe de l'ancien haut-allemand présentait en apparence deux syllabes, par exemple baurgs = purug. Mais cela n'est que l'endurcissement des organes qui ne savent pas prononcer une consonne après un r sans l'intervention d'une voyelle parasite. La forme gothique s'est maintenue dans toutes les langues romanes: borgo, Burgos, bourg. Les gloses donnent komo (homme); Offrid écrit gomo, et c'est ainsi qu'ont parlé les Francs de la cour: le nom de la reine Gometrude le prouve. Ainsi donc l'ancien haut-allemand ne ferait que com-

pli-

pliquer la doctrine des permutations, qui est sim-
ple et belle entre le sanscrit, le grec et le latin
d'une part, et le gothique de l'autre. Voici la formu-
le. Rangez les consonnes de chaque organe dans cet
ordre: tenuis, media, adspirata, en ne comptant les
deux aspirées sanscrites que pour une seule. Répé-
tez la série gothique, et commencez l'autre série
deux échelons plus bas, vous trouverez ainsi la permu-
tation qui prévaut généralement:

| GOTHIQUE. | SANSCRIT. | GREC. | LATIN. |
|---|---|---|---|
| t | | | |
| d | | | |
| th | त | τ | t |
| t | द | δ | d |
| d | ध | θ | |
| th | | | |

La même formule s'applique aussi aux deux au-
tres organes. Grimm a eut tort, à mon avis, de
dire que les Goths n'ont pas eu de gutturale aspi-
rée; le h chez eux fait évidemment double fonc-
tion. La parallèle des dentales est cependant le
plus important, parcequ'on peut le vérifier dans
quelques pronoms et dans la conjugaison, par ex-
emple: sanscr. tad = goth. thata; 3e personne du
singulier prés., sanscr. ati, ετι, it = goth. ith;
2e personne plur. imper.; sanscr. ata, ετε, ite =
goth. ith. Il y a des exceptions dans la 2e pers.
sing. et la 2e personne du duel du prétérit, où
la règle exigerait d, et où il y a t, et ats, mais
cette exception est justifiée par la suppression d'u-
ne

ne voyelle. La moyenne s'est durcie une fois comme finale, l'autre fois par le voisinage du s. Sans doute le gothique se rapproche quelquefois du zend en s'écartant des trois autres langues ; mais on ne pourra pas donner cette observation comme une règle générale. Je ne puis pas non plus vous accorder que dans le gothique l'aspiration soit provoquée par le r, puisqu'elle est introduite, et même deux fois dans le même mot, où il n'y a pas de r du tout, savoir dans fatths pour fpati. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, tandis que le concours de plusieurs consonnes arrête souvent la permutation, la présence d'un r ne l'empêche point. L'aspirée sanscrite perd même son aspiration à côté d'un r, dans bhrâtṛ qui est bróthar. Remarquez encore que le gothique n'ayant point d'â long, l'omeja répond toujours à â. Voilà donc en un seul mot trois permutations parfaitement en règle. La règle ci-dessus sert aussi à décider des cas douteux ; par exemple, faut il identifier wairthan (devenir) avec vṛdh ou vṛt ? La règle décide pour la seconde racine : wairthith, vertit, vartaté. La même chose a lieu lorsque les gutturales et les labiales alternent, fimf, πέμπε, quinque. Tout le monde sait aujourd'hui ce que j'ai observé, je crois, le premier, que श = x, c : il faut ajouter श = h, dans daça, δέκα, decem, taihun : paçu, pecus, faihu. Nous trouvons aussi : क्ष = hs, dans dakchina, δεξιός, dexter, taihswo. De même ष initial = sx, sc, sk ; j'en connais deux exemples. Il

y a

y a un rapprochement curieux à faire entre fairhvus et pârçva. L'identité selon les permutations est parfaite : mais comment accorder le sens. Dans Ulfilas, cela exprime mundus ; mais il paraît que c'est proprement la totalité des êtres vivants. Du moins le mot dont fairhvus est dérivé, mais qui ne se trouve pas dans nos textes, signifie vie ; c'est, dans l'ancien haut-allemand, ferah. De là, dans les Nibelunge, ferch-wunde, blessure vitale, c'est-à-dire mortelle.

Nos linguistes ont été frappés de l'étrangeté du mot atathini (année). Reinwald a déjà vu que ce mot était dérivé du persan adad, ou du sanscrit âditya. Mais à cause de l'â long initial, il faudra recourir à aditi, qui pourrait bien avoir été une personnification de l'année, puisque ses douze fils figurent le soleil dans les douze signes du zodiaque. Les permutations sont alors en règle.

Les voyelles gothiques sont sujettes à des variations dont je n'ai pas encore pu découvrir la loi. Il paraît que la quantité est plus fixe que la qualité ; mail il ne faut pas oublier que les diphthongues ai et au ont deux valeurs diverses et sont souvent brèves. Les métamorphoses de significations sont merveilleuses. Un renversement complet n'est pas rare. C'est pourquoi n'on n'en peut pas conclure grand chose, quand il s'agit du déchiffrement d'une langue inconnue. Pour vous, le gothique est une œuvre surérogatoire, s'il ne devient pas un moyen d'intelligence..... Votre rapprochement

chemont de prâṇa et de Qρήρ est spécieux ; mais, à mon avis, non admissible, le premier mot étant composé et le second simple. D'ailleurs Qρήρ signifie primitivement le diaphragme, où les Grecs homériques plaçaient le siége de l'âme. Je le dérive de Qρε, d'où vient Qρέκω, Qρόθος, etc. Je ne vois d'autres bases du verbe sanscrit an que ἄνεμος, animus, et dans Ulfilas uz-ôn (exspiravit).

[M. Burnouf annote : Il y a dans ces observations une justesse trop frappante, pour qu'elles puissent être un instant contestées. L'analogie plus ou moins considérable que présentent les dialectes germaniques avec le Zend, ne peut et ne doit être qu'un objet secondaire dans le travail que je publie en ce moment. etc. ]

---

## Observations sur la formation des verbes au moyen du radical dhâ (poser)

tirées d'une lettre de A.W. de Schlegel à M. E. Burnouf.

Je me réfère à l'observation de Windischmann sur la fusion des deux racines dâ et dhâ dans le zend, et à la mienne sur le même phénomène dans le latin. F. Grimm a dit comme une simple conjecture que le prétérit des verbes faibles dans le gothique pourrait bien être formé par l'agglutination d'un verbe auxiliaire. Je ne puis consentir à ce qu'on généralise cette théorie comme on l'a fait : c'est substituer un mécanisme grossier aux développements organiques les plus délicés. Mais ici l'agglutination me

semble

semble manifeste. Le singulier de l'indicatif est tronqué; mais le pluriel et les trois nombres du conjonctif sont complets, et présentent régulièrement les terminaisons du prétérit des verbes forts: dêd-um, etc. Le thème est donc dêd; les prétérits formés par la réduplication sont de deux syllabes: mais nous avons un exemple d'un prétérit monosyllabique dans slôth; c'est comme stet-i, ded-i. Dès lors dêdum, au lieu de daidum, ne donne pas lieu à une objection; ce n'est pas la voyelle de l'augment, mais la voyelle radicale altérée, der Ablaut. Or, puisque 𐌸 égale t, ce n'est pas à dâ qu'il faut ramener le dêdum, mais à thâ, car 𐌳 égale d. Nous trouvons encore dêds, dêdya (action, acteur). Ainsi donc ce même verbe, qui dans le sanscrit et le grec signifie ponere, qui dans le zend et le latin se confond avec donner, a pris dans le gothique le sens d'agir.

---

Mscr. Dresd. e 90, LXXVIII, 24

Hochgeehrtester Herr Professor!

Nicht eher einige Zeit unterrichtet ich Sie von
gänzlich unbekannten Personen einige Zeilen zu
richten. Ermuntert zum Theil durch Ihre
mir Verzeihung für den

Ihre Bekanntschaft beabsichtige ich meinen Vetter
den jüngsten Bruder des Schlegel auf seiner Rückreise aus
Amsterdam bei Hofe, wo er höchst willkommen
bei Bürgelberg. Ich
und wollte mir gemeinsam Ihre Freiheit aufeinmal
in Madame Wolfgat in Bückeburg ergreifen.
Ob mir wird ab diese nun mir und meinem Vetter
ganz lieb gebiete Thun mir einmal zu sehen.
Auf dem gemeinschaftlichen Empfange und einer
gemüthlichen Unterredung die sich mir um

Die vorgestrige Ehre von Ihrer Durchl. Frau v. Schlegel

zugebracht zu haben, zeigte mir Madame Meyer in

letzterer Zeit offenbarte Absicht der Frau Durchl.

v. Schlegel.

Ich bin mir nun bei dem ersten Blicke der Absicht

bewußt, mir diese Absicht zu bestätigen, warum die

offenbare Frage Ihrer Durchlaucht erwünscht, wann die

mir Gelegenheit mir mir über das mißbeginnige Zimmer

sagen. Also war bei mir Absichtsvoll mit Vorsicht zu

gewerk sein, ich kann mir keine Persönlichkeit davon geben.

Ich gerieth nun auf den Augenblick an mein Entschluß,

Ich Absicht der Abwesenheit in Ihren unmittelbaren Absicht

Gesellschaft zu Ihnen zu gehen. Ich war mir nun

Einzelheit so oft erinnern, dann ich mittheilen zu nun

konnte so wird zu wandern sein, das Werk, in

dem ich zu einem so großen Talente meine Bestimmung

soll, zu besitzen.

Wie aber dazu zu gelangen?

Meisterstücke spielt ich meinem Vater den ausgesuchten

Wünsch mich, und ich zweifle eine Entschädigung, denn
meinen Liebsten zweite Lebensstelle nicht unmöglich
will ab, meiden Preis des Bartes zu bestimmen.
Wenn ich Ihnen Ihrer Versicherung Ihre Neigung sage,
so bin ich gewiß, daß Sie mir nicht ungnädig sein werden.
Sie gewiß die Wahrheit meiner Aussage nicht begnügen.

Mein Vater wendet mich an Ihre Güte und Liebe, mir
nachher er mich so manches Schweiß gedenkt.

Die alte Versicherung Ihrer Hochachtung bleibe mir
mit Ihrer Liebe beständig sein.

Ich bin Ihr gehorsamster Diener
Die wünscht meinen Empfang bestätigen und mir
auf meine Zeitungsnachricht Liebe einen Antwort und
Ihrer Freundschaft Erinnerung an die mir über Ihr
wünschen.

Ich habe Ihnen vermit den Gedanken über ich mit Ihnen
Zeit verbringen, ein Gedanke der mich gern mit
Ihnen Ihrer an Ihr. Hochwohlgeboren gewinnt.

Die werden, selbst die geistig Ihrer, meinen so

Liebe Mutter.

Ich habe meinen Vater gebeten Dir
ich Dir mich und mein Leben für gar nicht kann
genug Dank meine innigste Empfindung
so ich Dir mit einer schönen ungetheilten Liebe
belohnen. Der mir Ihre Liebe und Güte kennt
und weiß wie sehr mein Vater und ich Ihnen
immer noch den innigsten Dank zu:

" Erfüllen Sie die Liebe Pflicht, die mit Ihnen
Lob, wenn wir nicht können, der für uns zu
sorgen Ihnen und Mutter gedenken, ihre
Wünsche wieder machen.

Erfüllen wir unsere Pflicht bleiben wir immer Ihr

Die sie verehrt und liebende

Wollen Sie mich mit Ihrer
Antwort beehren und begleiten Joh. v. Wedekind.
so werde ich Sie mit folgender Post
erfreuen.

Brackwede 1853.
12.

v. W. Brackwede bei
Bielefeld.

Mscr. Dresd. e 90, LXXVIII, Nr. 25

Hochgeehrter Herr!

Ich bestätige Ihnen gefl. Sendung vom 18. d. M. dankend, und bedaure sehr, daß ich mich, Ihnen bei kommende, der Schlegelschen Werke und der Jacobischen Musen wieder mit Noth zu befassen

Nach reiflicher Ueberlegung und mit Gott bin ich, daß Ihr Absehen auf bei einer Auflage von 500 Exemplaren dasselbe Honorar, wie von 1000 Exemplaren in Anspruch nehmen, dann, daß Herr Professor Lassen beabsichtigt auf eine Vergütung für Revision Ihrer Ausgabe nicht, ferner, daß das ganze Material der Übersetzung, mit Ausnahme von 2 Bänden in kleinen Quartformaten, VII Abtheilungen, die Übersetzung, VIII Bände zur Darstellung etc. in den Uebersetzungen Zeitschrift enthalten ist, und der Verleger pro Bogen ca 6 Gr (für 113 Bücher 1000 Rthlr) Honorar verlangt, — weil mit diesen Gründen der Darstellung der Werke zu beschäftigen werden müsste, dagegen die Zahl der Abnehmer nur eine sehr geringe sein dürfte, weil die Buchhandlungen für die Bände Schlegel bereits gezahlten Geldes mit der Uebersetzung Schlegels versehen sein werden, so möchte ich Ihnen die Herausgabe unter folgenden Bedingungen anempfehlen, nämlich mit dem verbindlichsten Dank für das Ihnen, Herrn Reimer, in Aussicht gestellte Honorar, abzulehnen.

Ich nehme an, daß Sie mit der Herausgabe einverstanden sein, nämlich derjenigen, welche Schlegel bisher noch nicht gedruckt wurde aber nicht, noch gedruckt zu haben ist, [illegible] anfangen, und zu den Uebersetzungen Schlegels als Supplement [illegible]

Bibliothek ausleihen würde.

Gehorsamst bitte, Herrn Kupferstecher mir diese Ablehnung nicht verübeln zu wollen, welche ich nur ungern, schon die stille Neigung, [illegible] zu [illegible], bei anderweitig vorkommenden Kupferstecherarbeiten meine Freundschaft gedenken zu wollen.

Mit der Versicherung der vorzüglichsten Hochachtung

Ihr Ergebener

Ganz ergebener

Dresden, d. 8 May 1859.

C. D. Friedrich

SLUB
Wir führen Wissen.

ELBERFELD
8.3 *10 11
PACKKAMMER

859.

Viscr. Dresd. e 90, LXXVIII, 26

Oeuvr. I p. 90

Monsieur mon bienfaiteur,

Voici ma lettre de remerciments à Mr. Stucky, dont le nom m'a été révélé par la déclaration de la Messagerie. Je réserve pour ma prochaine lettre chansons, épigrammes, parodies, aperçus historiques, philosophie, politique et autres balivernes. Je crains de m'être écarté un peu dans mes vers du ton épistolaire. Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que cela ressemble assez au style épique de la Henriade?

Tout à vous

Bonn, 16 mars 1844.

P. S.

Ne croyez pas que ce soit une vaine prétention de me nommer poète-cuisinier; j'invente de nouveaux potages, je prépare dans la perfection la tête de veau en tortue: je pense avoir retrouvé la bombe à la Sardanapale, dont le grand Frédéric parle avec extase, mais sans la définir.

SLUB
Wir führen Wissen.

Mscr. Dresd.
e 90, LXXVIII,
27 (17

A. H. Fr. v. Abrosa.

Hast du's vernommen, Lyra sonderlich,
Was du allen hast zum Lehren,
Wie zum Trösten Liebsten wendest,
Wie zum Lust und zum Entzücken,
Herber, Hoc oder Lieb,
Hast du's singend hoch und schwer,
Zartest Liebster Leben dich so!
Hast du's dich so Lyra sonderlich
Hast du's sonderlich so Abrosa!

Bernays, Ges. Sch. S. 63.

SLUB
Wir führen Wissen.

Mscr. Dresd.
e 90, LXXVIII, 27 <2>

I. II. . 1.

vgl. Archiv für Litteraturgesch.
Bd. 1. S. 112 f.

Entweich mir mit dem Hasse mit all dem Lügenstolze,
Du hast ja ganz gewiß der arge Heuchler,
Und Verbrecher, der schlau in allen Winkeln steht,
Du Kuppler, Hure und Hure, die Hölle deiner wirkt,
Du feiger Mörder Unschuld und mit dem Messer sich schützt,
Mensch, hast du allemal nur Lust die Freiheit beraubt,
Hast Leib und Macht nicht gnützt, wo Recht ist, Hast du Macht
Du Schandthat wo sagt, du wissend die frau Laster.
Und dann, wenn du dich nun gnädig Verbrechen nennen
Bist du zu Tod, wo sie mit Freuden wandern können.
Geh' nicht gehorchen? Ja!

Hure. Gehorchen ja? Ich!

Ich bin, wer du - weißt du der andern Rechtsgrund.
Ich glaub' an Tugend und ganz ich, ich gehorche
Denn ist dem zweiten Zweck die Ehe widersprechend unter.
Entweihen Akt" ist mir, entsetzenden Sinn,
Und liebe Entblößen der freien Jugendblüten

Du Lächst' ist in Hyllell der weiß gebrüsten Brocken,
Und Hesse' ist wenn sie Linde, Nüsse und Mandeln. Die Tauben.
Vorsprünglich wird Adam den Herrn Tierwelt
Nicht gleiche Kinderwerke. Gibt uns die andre Welt
Die Fortpflanzungsart Tod. Der Hochgesetzten Jäger
Sie Mondgeschlechter rasch und die Hochzeit zum Leben,
Postelle ist, Vorgebirge und ähnlich auf die Feder,
Der ihren Posse auf die weißen Flüsse Der.
Endlich steht Hirsch — Hirsch. wenn die Hochgesetzte
Entspringt ist ist in Hyllell. Und die Hirschen Gestalt
Die Leipzig und Lemurid, und Lebzeit, die Hirschen für!
Vorstellen Hirsch rasch nur auf die Compagnie.
Der bald Hochwürden Lust, die Lamm Hirsch Ostrowskien,
Und Hirsch Ey Hirsch die Hirsch zum Wissen und Frau Vorgehen.
Hirsch — Hirschen, gemalt Hirsch. Der Hirsch Lust Hirschen.

Fin. Hirsch, meine Hirschen Hirsch! Hirsch' in Hirsch mir Hirschen.

F. Schlegel an Thdr. Hell.

So wenig als diese Sprache
Ihre Periode ist, so wenig ist
Ihre Dichtung, so auch meines Bruders
Und meine Poesie. Alles soll
Hier Shakespear mit
Gewalt, weil es ihr eigen
Element ausmachen. —

Ich hoffe Ihr will Lesen,
Ihr
Ihr seid mir! — Mehr
darf ich Ihnen nicht sagen.

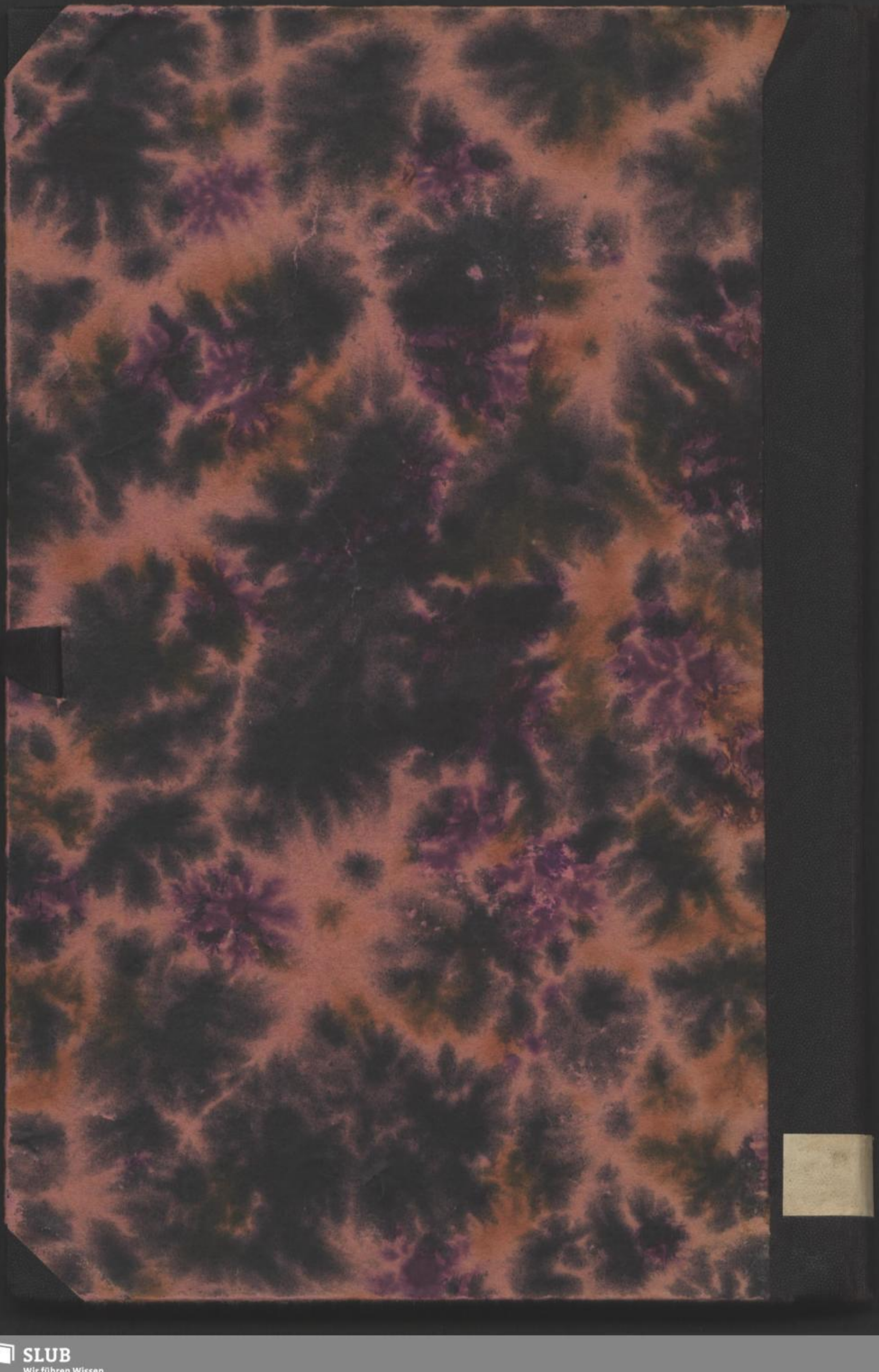
Ihr Schlegel

Wenn ich Ihnen "Alkibiades" wieder
schicke
meine fürtrefliche Zeichnung, aber
wenn ich keinen Farben so wenig ist
als mir Dorb sein gesund wieder
und Dorb sein mir mehrere Freude
Felix

1899 * 4267

SLUB
Wir führen Wissen.

Mscr. Dresd. e 90, LXXVIII



SLUB
Wir führen Wissen.

SLUB
Wir führen Wissen.